

LES HAUTS LIEUX DE LA BIODIVERSITÉ EN MÉDITERRANÉE (4/5)

Une biodiversité exceptionnelle se développe dans la réserve de la forêt d'Ehden, située au cœur des montagnes libanaises

La réserve d'Ehden au Liban, un paradis de la nature

RÉSERVE D'HORCH EH DEN
De notre envoyée spéciale

« Les habitants des environs veulent croire que leur réserve est le jardin d'Éden; cela n'a évidemment rien à voir », s'amuse l'entomologiste de l'Université libanaise à Beyrouth Hani Abdul-Nour, fin connaisseur des lieux. Il n'empêche que la réserve naturelle d'Horch Ehden, perchée dans les montagnes à 30 km à l'est de Tripoli, a quelque chose du paradis pour naturalistes.

De majestueux cerisiers offrent leurs fruits charnus aux promeneurs dès qu'ils foulent les premiers mètres du sentier. Histoire d'être en condition optimale pour entamer l'ascension. Un peu plus loin un chêne «chevelu» annonce la bienvenue. « Ces lichens mi-champignon, mi-algue qui s'accrochent aux branches et tombent en chevelure sont d'excellents indicateurs de la bonne qualité de l'air », explique Ali Dönmez, professeur de botanique de l'université d'Hacettepe, à Ankara, venu visiter ce lieu d'exception. Le soleil tape, mais l'air est léger, loin de la moiteur de Beyrouth, à une centaine de kilomètres au sud, et du littoral transformé en immense chantier de construction. À voir Ali Dönmez s'arrêter tous les trois pas, sortir appareil photo et sécateur – pour la bonne cause, afin de compléter l'herbier libanais –, la randonnée promet d'être plus instructive que physique!

Ehden est, il est vrai, considéré comme une vraie relique de la nature. « On y trouve l'écosystème le plus proche d'une forêt ancienne », précise Myrna Semann Haber, botaniste. « Trente-neuf espèces d'arbres vivent ensemble, c'est très rare une telle diversité, en Europe vous pouvez



Cent quinze espèces de végétaux de la réserve d'Ehden sont endémiques du Liban, c'est-à-dire présents uniquement sur ce territoire.

ne trouver qu'une ou deux espèces sur des hectares», poursuit la spécialiste. Myrna et son mari Ricardo Haber, prématurément décédé, ont étudié pendant six ans, de 1986 à 1992, sur fond de guerre, ce lieu reculé.

Les habitants avaient conscience de sa richesse. « Ils venaient chasser,

couper du bois, ramasser des plantes aromatiques, médicinales et aphrodisiaques », rappelle Magda Kharrat, professeur en écologie et biologie moléculaire des plantes à l'université Saint-Joseph de Beyrouth et organisatrice de l'expédition dans la réserve. C'est largement grâce au

botaniste et militant écologiste de la première heure Ricardo Haber que la richesse d'Ehden fut documentée et que la première loi libanaise de conservation de la nature fut adoptée, en 1992, afin de classer les 1 000 hectares d'Ehden en réserve naturelle. Depuis, les spécialistes des champignons, papillons, oiseaux, plantes diverses, etc., défilent. Et Magda Kharrat poursuit la réalisation de la cartographie de la richesse spécifique du Liban; une bourse du prix L'Oréal-Unesco « Les femmes et la science » lui avait permis de démarrer en 2008 une base de données sur la biodiversité végétale libanaise.

« Il y a plus de 1 000 espèces de plantes dans la réserve, 78 espèces de plantes médicinales, pas moins de 17 espèces d'orchidées, il y a aussi 156 espèces d'oiseaux... » Sandra Saba, directrice de la réserve, s'apprête à poursuivre l'inventaire de ce patrimoine naturel exceptionnel, qui comporte bien sûr des cèdres légendaires, mais aussi les derniers pommiers sauvages du Liban. C'est comme si, dans ce pays à peine aussi grand que le département de la Gironde,

mais chahuté par les guerres et l'intense pression humaine – une des plus fortes densités du monde avec 400 habitants au kilomètre carré –, les végétaux et les animaux avaient tous pris leur jambe à leur cou pour aller se réfugier dans ce coin de montagne qui concentre une mosaïque de microclimats et d'habitats. Sur ces 1 000 hectares, dont 450 de forêt, pousse en effet 40 % de la flore libanaise. Cent quinze des espèces présentes sont des plantes endémiques du Liban, c'est-à-dire qu'elles ne vivent que dans ce micro-pays du croissant fertile, et dix espèces sont même endémiques de la forêt d'Ehden.

Les animaux eux aussi, bien sûr, ont pris leurs quartiers dans cette montagne devenue tranquille, à la végétation exubérante et aux hivers enneigés. Mais seuls de rares indices, crottes, traces, plumes..., attestent la présence de reptiles, écureuils, blaireaux, chats sauvages, porc-épic, hyènes et même loups. « On a obtenu les premières photos de loups en mai dernier, grâce à l'installation de caméras infrarouge qui se déclenchent au mouvement des animaux », annonce Sandra Saba. >>>

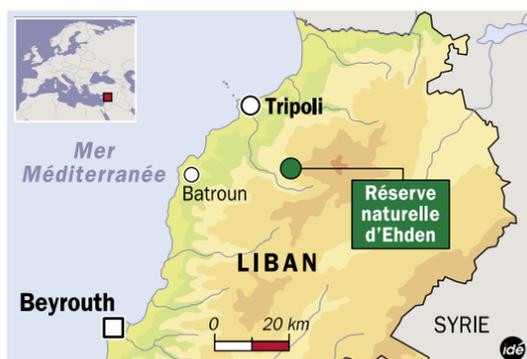
REPÈRES

Le Liban, point chaud de la biodiversité

► Le pourtour méditerranéen est l'un des 34 « points chauds » de biodiversité de la planète. À l'intérieur de cette catégorie, les scientifiques ont à nouveau identifié dix points chauds, soit les lieux de concentration de biodiversité végétale détenant 44 % de la richesse floristique méditerranéenne répartie sur 22 % des terres. Le Liban en fait partie.

► Le Liban compte une plante différente tous les trois kilomètres. Par comparaison, le ratio pour la Syrie voisine est de 1 pour 62 km et pour la France de 1 pour 130.

► Les cédraies couvraient 200 000 hectares au Liban. Il en reste aujourd'hui 2 000.



Depuis 1995, une réglementation nationale interdit l'importation de graines ou plantes de cèdres pour éviter la pollution génétique du cèdre du Liban.

»»» «La montagne est comme une île vers laquelle convergent les espèces venues des trois continents européen, asiatique et africain. Nombre d'espèces se trouvent à la limite de leur aire de répartition», explique Hani Abdul-Nour. Cet entomologiste y a précisément découvert trois espèces de cicadelles – de petits insectes piqueurs et suceurs de sève qui transmettent des virus aux arbres. La première était connue en Autriche, la seconde en Sibérie, la troisième en Azerbaïdjan, soit une étonnante cohabitation à la libanaise. «Un entomologiste polonais, sceptique qu'une espèce sibérienne puisse vivre ici, a même fait le voyage au Muséum d'histoire naturelle de Paris où j'avais déposé un spécimen, pour vérifier de ses propres yeux», témoigne Hani Abdul-Nour.

Ce livre de la nature défile sous nos pas. Un parterre coloré d'œillets sauvages fuchsia et violacés, des dernières orchidées en fleur qui s'épanouissent à nouveau, ainsi que des physospermes dites «des Cornouailles», ces rares plantes forestières ombellifères, protégées en Europe. «Grâce à la politique de conservation, les semences qui étaient restées enfouies dans le sol, en raison de la forte fréquentation des lieux, germent à nouveau et les fleurs reconstruisent leurs populations», se réjouit Myrna Semann Haber.

Sur ces 1 000 hectares, dont 450 de forêt, pousse 40 % de la flore libanaise.

En montant en altitude, la forêt méditerranéenne et ses pins cède la place aux chênes et aux feuillus. Un antique spécimen témoigne de leur présence multiséculaire. Ali Dönmez jauge l'arbre puissant et nouveau: «Il est au moins millénaire.» Non loin surgit le premier cèdre. «Il a une trentaine d'années», estime Magda Kharrat. Pourtant, il domine déjà aisément la forêt. Plus haut, vers 1 600 mètres d'altitude, il sera véritablement le roi – déployant son gigantisme et son port tabulaire qui donne cette unique horizontalité au paysage – avant de céder la place au-delà de 1 800 m au genévrier, la seule essence qui survive sur les hauteurs pelées des rudes altitudes alpines.

«Il faut de la pluie et au moins trois semaines de froid sous la neige pour faire craquer le cône et libérer les graines ailées du cèdre», explique Magda. Son laboratoire de germination et conservation des plantes à l'université se consacre largement à la problématique de la reproduction du cèdre dans un milieu déjà devenu plus sec et plus chaud, ainsi qu'à celle, contrariée, du genévrier. «La grive litorne se fait rare, elle est largement décimée par l'usage des insecticides», déplore Magda Kharrat. Or, seule la grive peut donner vie au genévrier par un jeu de mutualisme dont la nature a le secret: en digérant la graine, les sucs intestinaux de l'oiseau dégradent la paroi qui l'enserme. Au laboratoire d'arriver à mimer cette acidité intestinale.

MARIE VERDIER

DEMAIN: Le lac Prespa, dans les Balkans.

PORTRAIT

Sur les traces de l'empereur Hadrien

Hani Abdul-Nour
Professeur retraité
d'entomologie
à l'Université libanaise

Hani Abdul-Nour est un universitaire qui marche. Un vrai randonneur. Depuis quarante ans, Hani l'orthodoxe crapahute dans la montagne libanaise et foule toutes les terres, qu'elles soient chiïtes, sunnites, druzes, maronites... Longtemps, en bon spéléologue, pour explorer des grottes, ce qui lui valut de découvrir quelques sources qui aujourd'hui alimentent en eau plusieurs villages.

Hani Abdul-Nour a aussi la casquette «rando professionnelle» de l'entomologiste qui traque les insectes. Son premier laboratoire, dépendant du ministère de l'agriculture, est bombardé dès les premiers mois de la guerre en 1975. Mais il reprend de plus belle, dès qu'il est nommé professeur à l'Université libanaise en 1981,



postes qu'il a occupé jusqu'à l'an dernier. Il franchit alors les barrières militaires pour gagner les montagnes et les forêts, et notamment la réserve d'Ehden où il a dirigé pendant deux ans une étude sur la diversité entomologique en collaboration avec le Muséum d'histoire naturelle du pays de Galles. «On me laissait passer, on me prenait pour un excentrique inoffensif avec mes pièges à insectes.»

Depuis dix ans, Hani Abdul-

Nour s'est trouvé une raison supplémentaire et tout aussi impérieuse de marcher. Il piste les énigmatiques inscriptions de l'empereur romain Hadrien: «IMP HAD AVG DFS». C'est Ernest Renan qui découvrit et identifia au XIX^e siècle ces lettres gravées sur la roche dans la montagne libanaise, abréviation latine de «l'empereur Hadrien Auguste, délimitation des forêts, quatre espèces d'arbres lui

sont réservées, les autres aux particuliers». En d'autres termes, Hadrien s'était octroyé par décret l'exclusivité de l'exploitation des cèdres, genévriers, chênes et sapins pour construire sa flotte de bateaux afin d'être maître de la Méditerranée et contrôler ainsi son vaste empire.

Ces inscriptions sont une vraie curiosité libanaise. Aujourd'hui,

deux cents sont recensées, exclusivement dans les montagnes au nord de Beyrouth. Hani Abdul-Nour en a découvert une vingtaine et a publié plusieurs articles dans la revue *Archaeology and history in Lebanon*. «Le cèdre était convoité par tous les empires et sans doute la forêt libanaise, la plus accessible de la région, était-elle à l'époque romaine déjà surexploitée, explique-t-il. D'où la mainmise d'Hadrien. Ces écrits mentionnent parfois la présence d'un poste de garde pour s'assurer qu'aucun arbre ne serait abattu.»

À 67 ans, aujourd'hui seul – il a été marié deux fois – et sans enfants, Hani Abdul-Nour continue à arpenter la montagne pour découvrir de nouvelles inscriptions. Il en voit aussi parfois disparaître, trois d'entre elles ont récemment été détruites par l'exploitation d'une carrière près de Quartaba au mont Liban.

M. V.

Le cèdre, un emblème à protéger

«Les cèdres du Liban paraissent en quelque sorte indestructibles.» Le botaniste Achille Richard, qui, en 1823, leur donne le nom scientifique de *cedrus libani*, savait que le majestueux conifère pouvait être millénaire. «Les reliques des siècles et de la nature, les monuments naturels les plus célèbres de l'univers», s'émerveille de son côté Lamartine, qui les découvre lors de son voyage en Orient en 1832.

Bien qu'indestructibles, ces arbres plantés, dit-on, de la main de Dieu et revendiqués par les trois religions monothéistes, qui couvraient tout le Liban dans l'épopée de Gilgamesh, aujourd'hui emblème du pays, sont pourtant sur le déclin.

Dans les années soixante, l'Organisation des Nations unies pour l'agriculture et l'alimentation (FAO), lance un programme de plantations, à l'aide de graines importées de l'Atlas marocain. Une pratique jugée aujourd'hui hérétique. «On sait que les espèces de cèdres de l'Atlas et du Liban peuvent s'hybrider, mais on ne sait pas encore s'ils auront une descendance, s'il y aura un métissage», commente Magda Kharrat, qui a créé le laboratoire de germination et conservation des plantes à l'université Saint-Joseph de Beyrouth, en lien avec l'ONG Jouzour Loubnan («Les racines du Liban», en français). Sa thèse sur la génétique du cèdre a permis d'éteindre la vieille controverse sur la parenté entre cèdres du Liban et de Turquie. «Tous deux appartiennent au même pôle génétique de Méditerranée orientale; même s'il y a une spécialisation différente entre d'un côté le cèdre du Liban et de l'autre celui de Syrie-Turquie-Chypre, tous deux



Le cèdre du Liban figure parmi les espèces menacées, selon l'Union internationale pour la conservation de la nature.

demeurent des cousins trop proches pour en faire des espèces distinctes», tranche-t-elle. Il existe en fine trois espèces de cèdres sur la planète, le cèdre de l'Atlas, le cèdre du Liban (ou méditerranéen) et celui de l'Himalaya.

Le cèdre de l'Atlas a donc fait, par la main de l'homme, son apparition au Liban. Les anciennes plantations FAO font l'objet d'un suivi scientifique pour déterminer l'origine libanaise ou atlantique des arbres et étudier à l'avenir leur éventuelle reproduction, sachant qu'il faut que l'arbre atteigne l'âge de

25 ans environ pour se reproduire.

La nouvelle politique de reboisement des monts largement désertifiés promue par l'université et l'ONG proscrit cette pollution génétique. «On vérifie l'origine des arbres par des prélèvements ADN sur les aiguilles», explique Magda Kharrat. De plus, un programme de recherche, en lien avec l'Inra d'Avignon, vise à identifier des marqueurs moléculaires du stress hydrique, afin de sélectionner les individus les plus tolérants à la sécheresse qui gagne le pays.

Onze mille arbres ont ainsi été

plantés l'an dernier, 20 000 devraient l'être cette année dans le cadre de «l'opération septième jour» de l'université, participation volontaire des étudiants le dimanche à des actions de développement et reconstruction du pays depuis la cessation des combats en août 2006.

Mais, aussi indispensables que soient ces programmes de reboisement, ils ne permettent en rien de recréer la richesse d'une forêt comme celle d'Edhen, héritière d'une diversité plurimillénaire.

M. V.